Li-Cam

La Chimère
aux ailes de feu

Laboratoire de nouvelles à lire dans l'ordre afin de reconstituer la chimère

Sommaire

Le Sillage rouge sang 11

La Berceuse du Croque-Mitaine 47

Musique de chambre 79

Mémoires de terre 85

Cataphote 103

Le Gouffre coloré 113

Spéculation 145

Le Masque de nacre 155

La Chimère aux ailes de feu 169

Verso 237

Le Sillage rouge sang

Quand Virgo Sapriati poussa la toile de plastique qui interdisait l'accès au lieu du crime, il retint sa respiration le temps de mettre un pied dans le couloir étroit qui menait aux caves. Il avait reçu les photos et les premières analyses le matin même et se doutait de ce qui l'attendait… Il savait d'expérience, parce qu'il était depuis un mois sur la piste du « saigneur aux sept seaux », comme l'avaient nommé les médias, que la barbarie absolue de ces crimes était atténuée par l'objectif de l'appareil photo. Pour les apprécier à leur juste atrocité, il fallait se rendre sur place, respirer l'air, les effluves écœurants de sang coagulé, s'imprégner du lieu toujours lugubre à glacer l'échine, voir le corps *in situ*, entouré de ses sept seaux de sang et posséder, pourquoi pas comme Virgo, le pesant don d'empathie… Sapriati devait à sa qualité d'empathe sa place actuelle de conseiller psy de la brigade anticriminalité parisienne. Son don, même s'il n'était pas vraiment affirmé, du moins pas autant que chez d'autres célèbres empathes, était suffisamment affûté pour lui donner un sérieux avantage sur les profileurs ordinaires de la police. Virgo, à la différence du légendaire poète Jefferson di Nostradonna, n'était pas né ainsi. Son

talent s'était manifesté tardivement, quinze ans auparavant, alors qu'il avait déjà dépassé la trentaine. À cette époque, il était pilote de cargo spatial sur la ligne Lune - Guyane. Le soir de Noël, il était d'astreinte et avait dû assurer un aller-retour dans la même journée, ce qui était fortement déconseillé par l'office de sécurité spatiale. Virgo se souvenait très bien, et ce, en dépit de l'amnésie qui l'avait frappé ensuite et des démentis des spécialistes, avoir ressenti les premiers symptômes de l'empathie avant le crash de son vaisseau. Il revivait souvent les quelques minutes qui avaient précédé l'accident et ressentait à nouveau le fourmillement étrange qui lui avait envahi la colonne vertébrale et le crâne juste avant que sa vision du monde change pour toujours. Il avait vu le nuage d'angoisse, noir bleuté, s'élever de la tour de contrôle de Kourou, les volutes rouges de colère des commanditaires du voyage flotter au-dessus de la piste d'atterrissage. Il les avait vus… Il en était certain…

« Docteur Sapriati, nous sommes là », entendit-il dire depuis la dernière cave. Son regard fut instinctivement attiré par les effluves sombres qui flottaient au fond du couloir, et il accéléra le pas.

La cave ne faisait pas plus de dix mètres carrés, et pourtant deux inspecteurs et un médecin légiste s'affairaient autour d'un cadavre de femme égorgée et pendue par les pieds au-dessus de sept seaux remplis de sang. Les volutes gris sombre que Virgo avait perçues émanaient de l'un des deux inspecteurs. Il se posta en face de lui sans pouvoir réprimer une grimace. En compagnie d'un interlocuteur trop sensible, l'empathie de Virgo devenait souvent une faculté pesante. Son champ visuel se rétrécissait brutalement et il commençait à ressentir physiquement les émotions qui émanaient de l'autre.

« Mon nom est Paul Saint-Pestre, je suis de la brigade judiciaire. Voulez-vous que je vous fasse un topo ? » dit l'homme d'une voix un peu éraillée.

Virgo ne lui répondit pas et se contenta de porter un doigt à sa bouche pour le faire taire, puis il se détourna et commença à inspecter la pièce.

Paul Saint-Pestre respecta l'ordre silencieux qui venait de lui être donné.

Le regard bleu argenté de Virgo s'accrocha au cadavre et le contempla un long moment, puis il descendit sur les seaux remplis d'un sang noir, épais et malodorant. Après quelques minutes, toujours sans dire un mot, il ordonna à tous de quitter la cave d'un bref signe de la main et resta immobile, les yeux rivés à ses chaussures jusqu'à ce qu'il soit enfin seul.

Il respira profondément et releva la tête d'un mouvement énergique. Il pouvait encore sentir les interférences qu'avaient laissées les deux policiers et le médecin, mais elles commençaient à s'estomper. Il entra dans le cercle que formaient les sept seaux pour se poster à une petite enjambée du cadavre. Le corps de la malheureuse était exsangue, les bras solidement attachés sur la poitrine. Sa peau autrefois laiteuse commençait à prendre une apparence légèrement cireuse et sa longue chevelure rousse pendait lamentablement sur le sol poussiéreux. Virgo enfila une paire de gants de morpholatex et s'accroupit au niveau de la tête de la victime. Il repoussa sa chevelure abondante pour dégager son visage.

Sereine, comme toutes les autres, pensa-t-il en faisant courir son index sur les arcades sourcilières et sur le front du cadavre. Il ferma les yeux et attendit de percevoir quelque chose…

Ne sentant rien, il récita mentalement un de ses poèmes préférés de Jefferson di Nostradonna, sachant que ces mots l'aideraient à accentuer sa concentration…

Mon cœur est trop gros pour ma poitrine,
Emprisonné, il cherche à se libérer,
Il cogne contre mes côtes qui se fendent.
Alors que ton torse est large, acolyte !
Mon sang coule trop vite dans mes veines de papier.

Il s'échappe et flotte autour de toi.
Mon âme est trop ample pour se circonscrire à mon corps brisé.
Elle déborde et résonne dans le vide au diapason de la tienne, acolyte !
Elle s'élève et virevolte au-dessus de moi au gré des flux,
Jusqu'à se poser sur tes épaules
Je la laisse s'émanciper, je l'encourage même
Et lorsqu'elle revient, elle est grasse de ton essence
Et suinte dans mon corps attentif, acolyte !

Il perçut enfin l'infime reliquat d'émotions qui émanait du cadavre. Des flashs ocre et orangés illuminèrent ses paupières closes et il sut que, comme pour toutes les autres, l'amour avait été la dernière émotion ressentie avant la mort.

« Inexplicable, ridicule et terrifiant d'incongruité », murmura-t-il en se relevant.

Juliette Goma, inspecteur assesseur, débrancha d'un geste las son mémento du réseau central de la police. Le jour précédent, « docteur mmh mmh » comme le surnommait les autres membres de la brigade, lui avait demandé à sa façon, c'est-à-dire par le biais d'un bref message numérique, de faire des recherches bibliographiques sur les relations bourreau-victime et sur les troubles affectifs induits par suggestion. Comme d'habitude, elle n'avait aucune idée de ce que Virgo Sapriati recherchait et elle travaillait à l'aveugle, mais elle collaborait avec lui depuis cinq ans et avait appris à ne pas poser de questions.

Juliette rangea son mémento dans la poche de son uniforme et descendit à la caféterie pour s'accorder un moment de détente. Ses recherches avaient été vaines et lui donnaient un peu l'impression d'avoir perdu son temps. Elle avait grandement besoin d'une cigarette et d'un déca.

En entrant dans la caféterie, elle eut un mouvement de recul en constatant l'attroupement qui encerclait le comptoir. Elle soupira d'agacement. Elle avait horreur de se retrouver seule à affronter une foule de collègues, surtout ici, au bureau central, où tous savaient qui elle était et surtout avec qui elle travaillait. Ce qu'elle redoutait ne tarda pas à se produire. À peine s'était-elle assise que cinq agents s'élancèrent avec leur plateau pour la rejoindre. Juliette alluma sa cigarette pour se donner une contenance et se para d'un sourire engageant.

« Quel honneur nous vaut ta visite ? » demanda un inspecteur, au bout d'un moment de silence pesant.

« Madame Irma n'est pas là et tu profites de son absence pour prendre un bain de foule ? » tenta un agent de la brigade financière.

« Connais-tu la différence entre un psychopathe et un sociopathe ? Hein ? Non, eh bien en fait, il n'y en a pas ! » surenchérit une autre en ricanant.

Juliette sourit à nouveau, espérant ainsi désamorcer la salve de moqueries qui se préparait. Il en était toujours ainsi, dès que Virgo n'était pas à ses côtés, la quasi-totalité des membres de la brigade saisissait l'occasion pour se moquer de lui. Juliette avait de plus en plus de mal à faire bonne figure dans ces moments-là. Virgo lui avait expliqué à maintes reprises les motivations de ses collègues, mais les railleries continuelles lui étaient d'autant plus insupportables qu'elle se souvenait avoir été comme eux, avant de faire équipe avec Sapriati. Comme eux, l'étrangeté et l'attitude distante du profileur avaient attisé sa curiosité, comme eux, elle s'était sentie rejetée, méprisée, comme eux… elle n'avait jamais imaginé la gravité des troubles de Virgo avant de travailler avec lui.

« Il ferait bien de se pencher sur son propre cas… Il est aussi fou que ceux qu'il traque. »

Juliette écrasa sa cigarette d'un geste un peu vif. La sonnerie de son mémento retentit, elle l'accueillit avec soulagement. Elle sortit le pad de sa poche et l'actionna avec fébrilité. *Je*

rentre, lut-elle sur l'écran. Elle se leva et sortit précipitamment de la caféterie, le cœur battant de colère.

Virgo referma immédiatement la porte de son bureau derrière lui. L'agitation qui régnait ces derniers jours dans les couloirs du central (comme à chaque fin d'année… il fallait mettre les bouchées doubles pour améliorer les statistiques), amplifiée par son empathie, devenait une véritable agression, capable de lui occasionner de terribles crises de panique.

Il se recroquevilla dans son fauteuil et s'employa à refouler les flux de tension et les bourdonnements de stress qui s'étaient collés à lui, comme autant de parasites gluants.

« *Squeeze the sponge* », murmura-t-il de sa voix rauque et sans timbre.

Juliette choisit ce moment pour faire irruption dans son bureau. Virgo soupira de découragement en voyant les arabesques rougeoyantes de colère qui suintaient du corps de sa coéquipière.

« Je suis bredouille », gémit-elle en s'effondrant dans le large fauteuil qui trônait sous la fenêtre. Virgo lui fut reconnaissant d'avoir choisi de s'installer aussi loin de lui.

Cinq années de travail en commun avaient appris à Juliette à garder ses distances. Elle ménageait son coéquipier et faisait le nécessaire pour ne pas lui faire subir ses émotions, sans même y penser. C'était devenu pour elle un réflexe, si bien que, souvent, elle réalisait l'ampleur de sa nervosité à la distance qu'elle imposait entre eux pour le préserver, lui.

« Hypnose, psychotrope… rien de nouveau », continua-t-elle en allumant une cigarette. La lueur qui brilla tout à coup dans le regard glacial de Virgo lui fit comprendre qu'il avait besoin d'une dose de nicotine. Elle lui jeta son paquet à travers la pièce.

« Comment c'était ce matin ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

La Berceuse du Croque-Mitaine

Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Alfred de Musset – Extrait de *Poésies nouvelles*

Premier Couplet

Le jeune David Prieur commença l'inspection des cellules de la zone de haute sécurité et d'isolement maximum de l'hôpital psychiatrique du Havre, la peur au ventre comme tous les soirs. Après avoir introduit sa carte dans le contrôleur d'accès, il prit l'ascenseur jusqu'au quatrième sous-sol, où se trouvait la geôle de celui qu'on surnommait le Croque-Mitaine, faute de pouvoir l'appeler autrement. Avant de devenir gardien, David considérait volontiers les rumeurs le concernant comme des fables à dormir debout, des histoires tout juste bonnes à faire peur aux gosses. Il avait en partie changé d'avis lorsque le directeur de l'hôpital lui avait décrit les procédures de sécurité qui s'appliquaient au tueur. En imaginant le forcené, debout et enchaîné dans une cellule de deux mètres carrés, seul prisonnier au quatrième sous-sol, il avait éprouvé une certaine compassion. Trois mois plus tard,

il ne ressentait que terreur. Son sang se glaçait dès qu'il posait un pied dans le couloir qui menait à la cellule de « celui qui était né sans nom ».

Lors de sa prise de fonction, les hallucinations auditives avaient d'abord été légères, prenant la forme de pleurs et de cris d'enfants, puis elles s'étaient renforcées jusqu'à devenir des chants lancinants accompagnés de visions de carnage, de membres disloqués, d'hommes et de femmes torturés au-delà du descriptible. Effrayé, David avait pensé en parler à sa hiérarchie, mais s'était ravisé de peur de passer pour un faible d'esprit ou un couard.

Cette nuit-là, à la grande surprise du jeune maton, le couloir était plutôt paisible. Seuls quelques enfants gémissaient çà et là.

David marcha lentement, le plus silencieusement possible jusqu'au milieu du couloir, où se trouvait le distributeur de nourriture qu'il devait réapprovisionner. Il inspecta le niveau du réservoir de poudre, ajouta un peu d'eau pour obtenir un mélange à l'épaisseur souhaitée, puis vérifia que la bouillie protéinée s'écoulait dans le petit tuyau qui courait sur le plafond et finissait sa course dans la gorge du Croque-Mitaine. Il décrocha ensuite le téléphone pour signaler au poste central qu'il s'apprêtait à remonter.

Il reposa le combiné d'une main tremblante et rebroussa chemin vers l'ascenseur.

Un silence surnaturel s'abattit alors sur le couloir. Les voix d'enfants se turent, et, avec elles, le souffle provenant des gaines d'aération et le léger grésillement des néons…

Sa gorge se serra quand il réalisa que le bruit de ses pas avait disparu lui aussi, ainsi que le son de sa propre respiration.

Il jeta un coup d'œil furtif vers la porte de la cellule du Croque-Mitaine et porta instinctivement la main à son arme.

Une voix douce, aux inflexions musicales se mit à susurrer une petite berceuse :

« C'est moi le Croque-Mitaine,
Celui qui est né sans nom.
Le meilleur interprète de la haine.
Celui qui punit les petites filles vilaines
Et les petits garçons méchants.
Celui qui mange le cœur des enfants.
Ta maman ne t'a jamais aimé, petit con.
Elle a toujours préféré ton frère, petit salaud.
Qui était tout ce que tu n'es pas, petite merde.
C'est certainement pour cela que tu l'as laissé mourir, petit sot,
Que tu as attendu avant de donner l'alerte.
Bave, bave, grosse larve. Bave et crève ! Bave, Bave et crève ! »

L'infortuné maton n'eut même pas le temps de réaliser d'où provenait cette comptine à la mélodie si apaisante. Il sortit son arme, en posa le canon sur sa tempe et tira. Son regard rencontra la porte verte de la cellule de « celui qui était né sans nom », porte qui s'imprégna sur sa rétine en guise de dernière image. Il mourut lentement, sans douleur, ni désespoir, un léger filet de bave dégoulinant au coin des lèvres. Ombre anonyme qui glisse vers le néant.

Virgo Sapriati, le célèbre empathe-profileur de la brigade « Grande Criminalité » parisienne, hésita quelque peu avant d'accepter de rencontrer le Croque-Mitaine, un tueur pervers dont les crimes atroces avaient fait les gros titres des journaux dix ans plus tôt et terrorisé la France entière pendant plusieurs mois. Il hésita, d'autant qu'il n'avait pas participé à l'enquête et ne connaissait presque rien du dossier.

Virgo devait à son don d'empathie la position d'expert psychiatrique qu'on lui attribuait. La presse le présentait souvent comme le défenseur des faibles et des opprimés, mais lui se voyait plutôt comme un justicier malgré lui, un

mort-vivant sans peur et sans cœur, encore assez vivant pour continuer la lutte et suffisamment mort pour ne plus rien avoir à craindre.

Alors que le monde entier imaginait l'empathie comme un supplément d'âme, Virgo ressentait son don de façon plus complexe et plus ambiguë. Il lui arrivait souvent de se comparer à un monstre « trop plein » à la différence des monstres « trop vides » qu'il traquait. Au fond de lui, il savait que son empathie, présentée par beaucoup comme le parangon de ce qu'on peut trouver de meilleur chez l'Homme, pouvait aussi être vue comme une compréhension distanciée et cynique de l'âme humaine. Comme il le disait souvent à son assistante, Juliette Goma :

« L'empathe et le psychopathe sont deux facettes d'une même réalité. Les contraires sont de même nature. La lumière et les ténèbres sont plus proches l'une de l'autre qu'elles ne le sont de l'eau ou de la pierre ou encore de la vie. »

Contrairement au célèbre poète empathe Jefferson di Nostradonna, Virgo n'était pas né ainsi. Sa métamorphose était la conséquence d'un accident qui l'avait vu flirter de trop près avec la mort.

Après plusieurs mois de coma, il avait repris connaissance dans un hôpital militaire austère et décati. Des tentacules multicolores dansaient devant ses yeux, brouillant sa vision et lui occasionnant quelquefois des cécités complètes. Les médecins avaient d'abord pensé que ces phénomènes étaient le résultat d'un traumatisme de la cornée. Virgo n'y avait jamais vraiment cru. Peu à peu, il avait réalisé que ces manifestations n'intervenaient jamais quand il se retrouvait isolé. Il avait ensuite compris que la texture et la couleur des volutes changeaient en fonction de l'état émotionnel des personnes qui entraient dans son champ de vision. Il pouvait voir les affects, et il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour répertorier leurs formes et leurs couleurs et les décoder.

Il avait suffi qu'il évoque sa découverte pour qu'on le transfère d'urgence au centre d'observation des mutants de l'affect. Sans savoir vraiment pourquoi, tout à coup, il était devenu dangereux et tout le monde le considérait avec méfiance, voire avec crainte. Il avait vite compris qu'il valait mieux pour lui qu'il cache les autres transformations qu'avait subies son esprit depuis l'accident s'il ne voulait pas finir sa vie entre quatre murs capitonnés.

Deux jours plus tôt, Virgo avait reçu le message suivant :

Un gros problème avec le Croque-Mitaine. Besoin de votre aide. Vous êtes le seul qui puisse m'aider à voir clair dans toute cette histoire. Je compte sur vous. C'est une question de vie ou de mort. Dr Fra Michelli.

Devant son silence, le directeur du centre psychiatrique de haute sécurité du Havre n'avait pas hésité à le bombarder de messages téléphoniques et autres courriels, avec une pugnacité proche du harcèlement.

Virgo s'était donc plongé dans l'étude du dossier sans prendre contact pour autant avec le docteur Fra Michelli. L'enquête chaotique, le nombre saisissant de cadavres d'enfants, de femmes et d'hommes, les soupçons de cannibalisme, le manque de points communs entre les victimes choisies au hasard, l'absence de mode opératoire redondant, ce tueur qui s'était livré à la police sans jamais révéler son nom, et les expertises psychiatriques contradictoires lui laissèrent une impression de travail bâclé. Il connaissait bien l'incompréhension dont pouvaient faire preuve les enquêteurs et les experts psychiatriques face aux psychopathes, et la perte de temps qui pouvait en découler.

Instinctivement, tout Homme pense que ce qui possède forme humaine est comme lui, pourtant il n'y a rien de plus faux. J'en suis le vivant exemple. Je marche, je respire, je parle comme n'importe quel autre homme, mais je ne peux pas aimer, ni haïr, ni avoir peur, ni même ressentir de la tristesse ou encore

de la joie. Si je ne pouvais voir les émotions des autres, je serais comme ceux que je traque, se disait-il bien souvent.

Il n'y avait rien d'intéressant dans le dossier du Croque-Mitaine, en tout cas rien qui puisse lui permettre d'établir un lien, de trouver une faille et de retracer l'histoire du tueur.

Personne ne connaissait l'identité du Croque-Mitaine. L'homme âgé d'une trentaine d'années qui s'était livré à la police ne possédait pas d'empreintes digitales, et les tatouages mâtinés d'ourlets cicatriciels qui lui couvraient le visage faisaient office de masque. Mais l'inconnu qu'on avait enfermé et dont personne n'avait pu découvrir le nom était sans aucun doute le coupable : les crimes avaient cessé après son incarcération.

Virgo entreprit de lire la totalité des interrogatoires dans l'espoir de trouver une phrase qui sorte de l'ordinaire, qui recèle une information qui lui permettrait de découvrir qui se cachait derrière le masque du Croque-Mitaine. Il savait par expérience que si les psychopathes avaient tous à peu près les mêmes mécanismes psychiques, ils n'avaient pas tous la même histoire. Ainsi, même s'ils étaient passés maîtres dans l'art d'ignorer leur passé douloureux, leur souffrance et la violence qui leur avait été infligée, il était toujours possible de remonter jusqu'au traumatisme fondateur. Et s'il était dangereux de les contraindre à faire face à la vérité, la confrontation leur permettait toujours de ressentir les vestiges de leur humanité, un peu comme les amputés ressentent la douleur irradiant de leur membre fantôme.

« La mort atténue les différences, tous les cadavres me ressemblent. ».

L'étrange regard bleu métallique de Virgo s'arrêta net. Il plissa les yeux et redressa la tête. L'horloge qui lui faisait face indiquait 3 h 18.

Musique de chambre

La crasse éparse qui maculait la vitre de la fenêtre laissait apparaître le cimetière. Les tombes semblaient pousser par centaines, comme autant de souches d'arbres morts, grises et sèches.

La petite Thècles, du haut de ses cinq ans, préférait la triste sérénité de ce décor à l'écœurement que lui inspiraient les murs pourpres de sa chambre, qu'elle devait au sens de l'esthétique singulier de son frère, Ludo, le terrible.

Thècles s'était accoutumée aux grosses colères de son jumeau. En revanche, elle avait du mal à se faire à ses continuels saignements de nez, et à la manie malsaine qui le poussait à étaler son sang sur les murs.

La fillette possédait un don qui semblait lui avoir été accordé pour faire son malheur. Les émotions d'autrui se manifestaient à elle sous forme de pièces musicales, parfois lyriques, parfois joyeuses, parfois d'une infinie tristesse, comme le requiem qui avait habité son esprit un peu avant l'overdose de ses parents.

Malgré leur décès, elle pouvait appréhender la présence de leurs corps sans vie toujours avachis sur le canapé du salon. Elle avait, les jours passant, davantage de mal à entendre leur

triste mélodie, mais cette dernière flottait encore dans l'air, petit fantôme de sons harmonieux.

Thècles était heureuse de la discerner encore malgré les roulements de tambours et les violons dissonants qui accompagnaient son jumeau dans toutes ses divagations. Elle avait ainsi l'impression qu'ils n'avaient pas encore fini de mourir, que quelque chose en eux était encore vivant.

Elle n'avait aucun besoin de se tourner vers son frère pour savoir ce qu'il faisait. Elle écoutait le martèlement assourdissant des gongs et des tambours et devinait qu'il barbouillait les murs en rouge.

Il n'avait jamais parlé. « Malformation cérébrale », disaient les pédiatres. Pourtant, elle pouvait l'entendre murmurer depuis ce matin entre ses dents serrées.

« Rouge, rouge la gorge, rouge la gorge, rouge la gorge… »

Ils étaient orphelins depuis bientôt une semaine. Thècles savait qu'on viendrait les chercher, un jour ou l'autre, mais elle n'attendait pas ce moment avec un grand enthousiasme. Elle avait la prémonition qu'il pourrait leur arriver de vilaines choses, que les adultes, les médecins en particulier, pourraient leur faire du mal. Elle et son jumeau n'avaient jamais été à l'école et n'avaient pas passé les tests de dépistage des mutants de l'affect. Que leur feraient les neuropsychiatres le jour où ils découvriraient qu'elle pouvait entendre la musique des cœurs et que Ludo ne se sentait en paix que quand il détruisait ?

Elle était de plus certaine désormais que son frère devait rester cloîtré dans leur chambre sanguinolente. La colère qui l'animait était trop colossale pour qu'on la laisse investir le monde. La tyrannie dissonante qui pilonnait les oreilles de Thècles résonnait comme une menace incommensurable.

Elle devait rester là avec son jumeau, et avec ses parents qui avaient mis fin à leurs jours parce qu'ils ne supportaient plus leur vie misérable. Ils ne devaient pas être séparés.

« Rouge-gorge, murmura Thècles.

Mémoires de terre

Un vent glacé soufflait sur la lande dont l'épais tapis d'herbes humides se parait de reflets bleutés. Au loin, la falaise découpait sa silhouette chaotique sur l'écume d'une mer furieuse.

L'inspecteur Presle extirpa un vieux mouchoir de la poche de son pardessus et retira ses lunettes aux verres constellés de fines gouttelettes d'eau poisseuse. Il les essuya méticuleusement, malgré les bourrasques qui le déséquilibraient, et les remit sur son nez d'un geste sûr.

Il promena ensuite son regard autour de lui, scrutant le triste paysage de la lande à la recherche d'un hypothétique indice, pressentant que ses investigations ne le mèneraient à rien.

La gendarmerie, les pompiers et quelques volontaires civils avaient inspecté chaque recoin, soulevé chaque motte de terre sur des lieues à la ronde. Ils n'avaient pas trouvé la moindre trace de la petite Alexia, disparue quatre jours plus tôt alors qu'elle se promenait avec ses parents.

La pression des notables se faisait plus forte chaque jour. De folles rumeurs circulaient, réveillant les fantômes du passé comme appâtés par l'anxiété des villageois.

Le dossier était mince. Aucun indice ni témoignage n'avait été récolté, hormis celui des parents qui s'était révélé singulièrement aride, ne laissant la possibilité à aucune piste de prendre racine.

La police maritime avait mené des recherches près des côtes, mais la mer, aussi avare de signes que la terre, avait laissé les hommes dans l'ignorance.

La petite Alexia semblait avoir quitté le monde à pas de loup.

***

Désespérant de faire avancer l'enquête, Presle avait fini par accepter des méthodes qui ne l'enchantaient guère. « Tous les moyens, même les plus incongrus, doivent être envisagés pour retrouver cette fillette. Si les méthodes habituelles ne portent pas leurs fruits, soyez original ! Ouvrez-vous ! » lui avait-on rétorqué lorsqu'il avait essayé de faire valoir son point de vue quant à la désignation d'un « mutant de l'affect » pour l'assister.

Presle avait déjà entendu parler de ce genre d'obscurs personnages, qu'il considérait au mieux comme des charlatans, au pire comme de dangereux monstres à tenir à l'écart de la population.

Autant dire qu'il n'était pas dans les meilleures dispositions d'esprit quand il vit la longue silhouette du Golem avancer dans sa direction. L'homme, si un tel qualificatif pouvait être employé pour le désigner, était immensément grand et portait un grossier pardessus tissé de feuilles mortes. Il était accompagné d'un individu, beaucoup plus petit, qui courait à ses côtés pour ne pas se laisser distancer.

Presle plongea les mains dans ses poches et prit une mine renfrognée.

« Bonjour, inspecteur, laissez-moi vous présenter le Golem. Le centre des mutants de l'affect a estimé qu'il était le plus apte à vous aider dans votre enquête. Ce choix a été validé

par votre hiérarchie », dit le petit homme en lui tendant un document sur lequel était visible le sceau du ministère de l'Intérieur.

Absorbé dans la contemplation du spécimen grotesque qui se tenait en face de lui, Presle ne jeta qu'un vague coup d'œil au bout de papier.

Le Golem, véritable géant, dépassait allégrement les deux mètres. Il était mal proportionné, son dos était tordu et il portait des chaussures orthopédiques en piteux état, dont s'échappaient des ongles noirs de crasse.

Son visage, en revanche, était singulièrement beau. Ses grands yeux bleu nuit, empreints d'une étonnante douceur, semblaient effleurer la réalité d'une lente caresse amoureuse. Croiser ce regard à la bonté presque déplacée troubla Presle au point de lui faire baisser la tête d'un mouvement brusque.

« Je suis Paul Boyadjian. Mon rôle consiste à veiller au confort du Golem », dit l'homme qui accompagnait le mutant, en tendant la main vers l'inspecteur, qui la dédaigna.

« Il n'est pas dangereux au moins ? demanda Presle.

— Mon prénom est Franck, murmura le mutant d'une voix légèrement féminine.

— Dangereux ! s'offusqua son tuteur. Il n'y a pas plus sensible et coopératif que lui.

— Franck », chuchota le Golem, conscient que ses interlocuteurs ne se rendaient pas compte de leur impolitesse.

« Je souhaitais que l'intervention d'un mutant de l'affect soit discrète, et l'allure de celui-ci ne correspond pas du tout à ce que j'attendais en mentionnant ce point à ma hiérarchie.

— N'ayez aucune inquiétude, le Golem a l'habitude de travailler sur des affaires délicates. »

Franck soupira. Désespérant que quiconque daigne l'appeler par son prénom, il décida de se détourner de la conversation, pour se concentrer sur l'enquête.

Bien qu'il soit accoutumé à ce type de comportement, il lui arrivait encore d'en souffrir, réminiscence des offenses

qui avaient jalonné son enfance et forgé sa personnalité paradoxalement empathique et détachée.

Il fit quelques pas dans la lande pour s'imprégner de l'histoire de la terre. La fraîcheur de l'eau sur ses doigts de pied le réconforta et il oublia vite le manque de respect dont il venait de faire les frais.

Le vent soufflait sur son visage et lui murmurait à l'oreille les secrets que la terre alentour lui avait confiés.

« Nous avons quadrillé tout le secteur » « Quelle horreur ! » « rien trouvé » « aucune trace de lutte » « Aidez-moi ! » « Je ne me souviens de rien » « Ces hommes ne tiendront pas une nuit supplémentaire » « Je t'aime, Fred » « la tempête se lève » « l'épave » « comme la lune brille ce soir » « *nada* » « la mer avale le monde » « Vingt-quatre heures, il faut donner l'alerte »

Toujours à l'affût des témoignages récoltés par le vent, Franck s'agenouilla pour caresser la bruyère. Ses mains aux doigts démesurément longs plongèrent entre les racines jusque dans l'argile détrempée. Il ferma les yeux et son corps tout entier fut gagné par une infinité de vies. La vie rugueuse et ascétique des insectes, la vie légère et lyrique des oiseaux, la vie anxieuse et discrète des petits rongeurs, et la vie tapageuse et agressive des humains.

Des impressions et des images explosèrent par milliers dans son esprit. Grappes de consciences emprisonnées dans la gangue du sous-sol.

Il vit une jeune femme en chemise de nuit et bottes en caoutchouc jaunes danser seule sur la lande, un homme recroquevillé à terre, des milliers de corps désarticulés et abandonnés dans les bruyères, un lapin brun dressant ses oreilles au-dessus du charnier, des chasseurs ivres, le sourire édenté d'un vieillard, à nouveau cette jeune femme en chemise de nuit courant le long de la falaise, la lumière crue des lampes torches déchirant la nuit, un chien fouillant le sol de

son museau, une écharpe verte volant dans l'azur du ciel, un bateau de pêche s'écrasant contre des rochers acérés…

Il referma sa main sur une poignée d'argile dégoulinante et la retira lentement de la terre.

***

Réalisant enfin que le Golem n'était plus à leurs côtés, l'inspecteur Presle et Boyadjian interrompirent leur conversation mouvementée à propos du rôle grandissant des mutants de l'affect dans la société. Ils parcoururent les environs d'un regard inquiet, car ni l'un ni l'autre ne souhaitaient voir l'empathe se faire la belle en pleine nature.

« Pas dangereux, mais à ne pas laisser entre toutes les mains, ironisa Presle en remarquant l'anxiété qui faisait tressaillir la lèvre supérieure de Boyadjian.

— Ce n'est pas du tout ça, rétorqua le petit homme d'une voix blanche.

— C'est quoi, alors ? » demanda l'inspecteur en suivant le regard de son interlocuteur.

Le spectacle qu'il découvrit le fit hoqueter.

« Bon Dieu », gémit-il en sortant son mouchoir pour cracher la bile qui lui empoisonnait la bouche.

Il releva les yeux par-dessus le carré de tissu qui lui couvrait une partie du visage et serra les dents.

Le Golem était assis en tailleur sur la lande. Occupé à avaler mollement de la terre, il se léchait les doigts avec gourmandise entre chaque bouchée.

« Je ne veux rien avoir affaire avec ce détraqué, souffla Presle en se détournant pour rejoindre sa voiture.

— Restez, je vous en prie.

— Vous êtes malade !

— Il faut creuser au-delà des apparences.

— J'en ai vu assez. Rembarquez-moi ce *freak* immédiatement ! Je ne veux plus de vous sur mon enquête !

— Écoutez-le, au moins ! Écoutez la terre parler par sa bouche ! »

Presle, qui s'était déjà éloigné de plusieurs enjambées, s'immobilisa. Il ne put s'empêcher de tendre l'oreille pour recueillir les phrases sans queue ni tête véhiculées par la voix asexuée du Golem.

« Je fais de mon mieux pour garder la vérité enfouie au creux de mon ventre, mais elle s'égare dans la tempête. Il y a trop de secrets qui errent au gré des rafales aveugles. Les racines sont trop courtes pour les retenir en mon sein et ils tournoient dans l'air à la recherche d'une prise. Un grand nombre des vôtres a souffert au bord de cette falaise. Je suis encore riche ici, malgré le vent salé qui m'érode. Trop riche pour tout conserver hors d'atteinte des âmes fragiles. Les vers qui grouillent dans mon corps sont gras. La nourriture ne manque pas, mais elle n'est pas saine. »

Trop de fer, pensa le Golem alors que l'âme de la terre continuait de s'exhaler sur sa langue.

La boue prit connaissance de sa pensée par le truchement de sa salive et se chargea de sens pour lui répondre.

« J'ai englouti au cours des siècles des hommes mystifiés par le chagrin, des promeneurs solitaires, des suicidaires. C'était avant que la mer chargée de ma colère n'avale le monde pour le recracher dans les bruyères. Femmes et enfants sauvés par ma bienveillance ont malheureusement suivi les morts dans la démence.

— L'épave ? demanda doucement Franck.

— *Il faut plutôt chercher du côté de la lumière éteinte.*

— Combien de morts ? insista Franck.

— *Par milliers.*

— Pourquoi ici ? Je ne comprends pas.

— *Toi qui es un réfugié, tu sais ce que signifie ne pas avoir de racines.*

— Je ne comprends pas.

— *La mer et le vent m'ont tout arraché, et laissée dans les ténèbres. »*

Cataphote

(Une espèce de monstre(s))

Le quai du métro est bondé, des centaines de corps se pressent les uns contre les autres sans affection. La foule est immobile, silencieuse, comme une armée de pantins aux visages apathiques, animés par un marionnettiste dépressif.

Le serpent tarde à jaillir du tunnel. L'air est calme, aussi mort qu'il se peut.

Les humains aux yeux vitreux attendent, certains s'impatientent et tournent la tête vers le tunnel obscur ; ils ne peuvent pas le contempler longtemps, les ténèbres sont trop angoissantes. Les plus pressés ou les plus courageux se contentent de jeter des coups d'œil anxieux vers le gouffre. D'autres fixent, jusqu'à l'hypnose, la pendule qui égrène sans se lasser les minutes une à une. D'autres encore font courir un regard timide sur la foule, sans jamais le laisser se poser nulle part, comme s'ils craignaient qu'il ne croise accidentellement les yeux d'un de leurs semblables, les miens notamment.

Je me tiens au sein de la foule, comme tous les autres, à la seule différence qu'un périmètre de sécurité s'est formé autour de moi, comme si l'humanité décrépie pressentait qu'il était fortement recommandé de ne pas trop m'approcher, de ne pas mettre un pied dans mon ombre affamée.

Un vieil homme vient vers moi et s'écarte en arrivant à ma hauteur. Il va s'entasser avec les autres fantoches, ceux qui comme lui ne savent pas ce qu'ils sont.

Je les regarde, les dévisage, tous ces monstres qui me fuient avec tant de zèle, et je me dis : *L'esprit est la création la plus aboutie de l'univers à vos yeux, petits hommes. Remettez votre perspective en perspective ! Pour moi, vous n'êtes que de minuscules larves qui grouillent sans autre but que de grignoter leurs semblables !*

Le sol vibre légèrement sous mes pieds. Le lombric va bientôt sortir de terre. La foule autour de moi s'agite, se presse encore davantage vers le bout du quai. Elle se ramasse sur elle-même jusqu'à devenir un agrégat informe, un gigantesque excrément. Et je me demande ce qu'il peut bien y avoir de si précieux dans le ventre de ce ver géant pour que tous soient si impatients de se faire dévorer.

Je l'ignore.

Et au fond, je m'en moque.

Le serpent souterrain entre en gare et vomit des centaines d'automates sans âme, qui viennent se jeter dans la foule et tentent de remonter le flux contraire de ceux qui sont absorbés par ses énormes sphincters.

Je peux deviner que certains n'en réchapperont pas indemnes. C'est le propos de l'espèce, éliminer les plus faibles ou les plus hideux. Ça tombe bien, c'est aussi le mien.

Les passagers se bousculent pour avoir le privilège d'entrer dans le temple de la misère moderne. J'attends qu'ils se soient tous entassés pour avancer à mon tour. J'entre juste avant que les issues ne se referment et je plaque mon dos contre les parois glacées de l'intestin géant.

Mes yeux inspectent les visages mornes qui m'entourent, la bouche amère d'une femme sans âge qui serre son sac contre sa poitrine comme si c'était son bien le plus précieux, les cheveux gras d'un jeune étudiant boutonneux, le gros grain de beauté qui orne la joue de l'homme assis en face de

moi, un dos voûté ici, un appareil dentaire là, des lunettes à double foyer, une vilaine couperose…

En scrutant plus intensément, en m'abîmant complètement dans la contemplation de ces détails, je peux percer le voile des apparences, mon regard devient poignard et scalpel, j'extirpe la vérité comme un chirurgien pratique l'ablation d'une tumeur. Je vois un petit tentacule s'agiter avec frénésie au coin des lèvres de cette femme et un gros insecte répugnant qui sème des petites déjections blanches dans les cheveux de ce garçon. Le grain de beauté de cet homme devient un amas de petits vers noirs qui se nourrissent de sa peau et cet appareil dentaire révèle sa vraie nature, un piège mécanique, une machine conçue pour châtrer.

Un frisson de dégoût fait du toboggan le long de ma colonne vertébrale.

Je lutte avec férocité contre la nausée en rappelant à mon esprit que l'homme est parvenu en haut de la chaîne alimentaire en se substituant à ses prédateurs, en devenant lui-même l'outil de la sélection naturelle par le biais du meurtre, de la guerre et du génocide, et qu'en bon gardien de l'espèce je ne dois pas me laisser rebuter par sa laideur.

Il y a pourtant des jours comme aujourd'hui où le courage nécessaire à ma fonction m'abandonne, où je me sens trop singulier, où j'ai le sentiment frustrant d'être le seul à voir que la nuit est tombée pour toujours alors que tout le monde voit midi à sa porte.

Comme en réponse à mon monologue intérieur, un homme se met à interpeller les passagers du wagon, d'une voix forte mais impersonnelle :

« Je suis chômeur de longue durée, père de quatre enfants, à votre bon cœur, Messieurs Dames, une pièce de deux euros ou des tickets-restaurant pour nourrir ma famille. »

Je tourne la tête pour déterminer qui harangue ainsi la foule. J'aperçois un petit homme, emmitouflé dans un anorak trop grand. Sa chevelure est mangée par une calvitie

Le Gouffre coloré

Toute réalité humaine est une passion (…) Ainsi la passion de l'homme est inverse de celle du Christ, car l'homme se perd en tant qu'homme pour que Dieu naisse. Mais l'idée de Dieu est contradictoire et nous nous perdons en vain ; l'homme est une passion inutile.

J.-P. Sartre – *L'Être et le néant*

Des bruits mats, comme perçus à travers une paroi ouatée, retentissent parfois. L'esprit nomade de Virgo les effleure sans jamais s'y ancrer. Il préfère vagabonder dans son univers intérieur, peuplé de feux d'artifice silencieux qui génèrent des toiles abstraites et chamarrées, dont la beauté n'a d'égale que la folie du peintre qui les a rêvées.

Des dragons de feu s'élèvent majestueux sur des firmaments étoilés ; dans leur sillage des guirlandes azur se tortillent langoureusement. Des sphères de verre soufflé flottent dans un océan transparent, auréolées d'une ombre pourpre, aussi intense que glorieuse.

Virgo s'abîme entièrement dans la contemplation émerveillée de ces chefs-d'œuvre, si bien qu'il en oublie qu'il a été un homme. Il n'a plus aucun intérêt pour le corps inerte, bardé

de tubes, qui gît sur ce lit d'hôpital, même s'il lui arrive d'en avoir furtivement conscience.

Son esprit est cloîtré par le coma, dans l'impossibilité d'entrer en contact avec son environnement, pourtant il se sent plus libre que jamais. Des étendues infinies s'ouvrent en lui, parcourues par des pensées au contenu abscons et des sensations inconnues jusqu'alors.

« La sentinelle scrute le fond des miroirs obscurs et voit à travers toutes les étoffes.
Elle tutoie le prince des déchus et trouve réponse aux questions qui ne se posent pas encore.
Fille de la lumière, partout où son œil enflammé darde, son éclat chasse les ténèbres. »

***

Le docteur Ling Lissolo sentit le rythme de son cœur s'accélérer lorsqu'elle prit connaissance des tests psychiatriques pratiqués sur le commandant de bord Sapriati.

Les diagrammes-araignées qu'elle tenait entre les mains venaient confirmer son intuition, la plaçant du coup devant un cruel dilemme : d'un côté l'affection grandissante que l'homme lui inspirait, et de l'autre, son devoir vis-à-vis de la commission de contrôle des mutants de l'affect.

Virgo venait de rejoindre le centre, après presque quatre mois de coma et un séjour en « maison de repos » vite écourté en raison d'une suspicion d'empathie visuelle d'origine traumatique. C'était un homme très réservé et peu causant, au regard gris-bleu trahissant une redoutable acuité. En peu de temps, elle avait acquis la certitude que Virgo avait toujours été empathe, et qu'il avait inconsciemment occulté ce don dès sa plus tendre enfance. Elle était aussi persuadée que l'étendue de ses capacités dépassait de beaucoup ce qu'il laissait transparaître.

Elle avait abouti, grâce à un travail de longue haleine, à une classification des empathes : l'échelle « Lettore del Cuore », au sommet de laquelle figurait la catégorie « sentinella », qu'elle avait désignée ainsi en hommage au plus grand de tous les empathes, le poète Jefferson di Nostradonna.

Sa théorie personnelle concernant les empathes n'était pas partagée par ses confrères et lui valait désormais de constantes railleries. Elle s'était battue pendant des années pour essayer de la faire accepter par le corps psychiatrique. Sans succès. Son instinct lui dictait que son nouveau patient avait l'envergure d'une « sentinelle ». Sa raison lui intimait de prendre en compte le danger que représentait un tel don pour le commun des mortels, mais les risques encourus ne faisaient pas le poids face à son désir d'être enfin reconnue à sa juste valeur.

Il ne lui restait qu'à convaincre le commandant Sapriati de collaborer.

***

Virgo résistait à une furieuse envie de fumer une cigarette quand il fut assailli par une autre de ces étranges transes qui se manifestaient de plus en plus souvent. Des mots, des phrases, des poèmes s'imposaient à son esprit sans qu'il puisse les réfréner.

« À chaque larme versée,
Le cœur se dessèche un peu plus
Heureux ceux dont les pleurs sont intarissables
Leur âme ne craint aucune arme.

À chaque blessure infligée,
Le sang du supplicié charrie davantage de pus
Malheur à ceux qui tenteront de le clarifier en faisant couler le sang pur.
Car la sentinelle se nourrit de sang vicié.

Les larmes sont le sang de l'âme, Sentinella ! »

Il subissait les assauts répétés de pensées incompréhensibles depuis sa sortie du coma. Ne plus pouvoir contrôler le fil de ses idées aurait dû l'alarmer, pourtant il ne pouvait se départir d'un calme olympien. Pressentant que les changements qui s'opéraient en lui n'étaient que les prémisses d'une métamorphose plus profonde, il avait préféré taire ces bouffées poétiques à sa thérapeute.

Le docteur Lissolo, malgré toute sa bonne volonté, semblait uniquement intéressée par les manifestations visuelles de son « don ». Son aide lui avait d'ailleurs été précieuse pour identifier la signification des formes colorées qui se juxtaposaient à sa réalité.

Ensemble, ils avaient compris qu'un halo bleu signifiait l'inquiétude, le rouge la colère, le vert la curiosité et l'exaltation, l'ocre orangée l'affection, et le noir l'angoisse.

Ling, puisqu'elle insistait pour qu'il s'adresse à elle par le truchement de son prénom, l'avait également beaucoup aidé pour maîtriser les crises d'angoisse qui l'assaillaient depuis son réveil. Elle les disait causées par le surplus d'informations qu'avait désormais son cerveau à traiter. Virgo n'y croyait pas.

Il parlait de « crises d'angoisse » faute de mieux. En réalité, il n'arrivait pas à trouver un terme approprié à ce qu'il ressentait. Ce n'était pas vraiment une émotion, puisque seul un vide abyssal semblait habiter son cœur maintenant. C'était plutôt une sensation physique de malaise, un vertige accompagné de sueurs froides et de nausées, un peu similaire à ce qu'il avait expérimenté lors de ses nombreux lendemains de cuite.

Elle parlait de « mécanisme de défense » et de « refoulement », mais lui ne retenait de son discours que les volutes bleu foncé qui dansaient autour d'elle.

N'y tenant plus, il céda aux injonctions provoquées par le manque de nicotine, et se glissa dans le couloir.

Les murs de sa chambre – ou de sa cellule, il ne s'était pas encore décidé sur le terme à adopter – étaient renforcés de plomb pour le protéger des affects voraces qui dévalaient les couloirs. Une fois dehors, il fut saisi par ce « vertige » et posa une main tremblante sur le mur pour conserver son équilibre. Il lui semblait arpenter les coursives d'un navire voguant sur une mer démontée. Des flashs colorés explosaient dans son esprit avec une telle violence, qu'ils lui masquaient parfois le monde tout entier.

Il sortit du bâtiment sous le regard inquiet des infirmiers et tituba jusqu'au banc le plus proche. À peine assis, il ferma les yeux pour tenter de chasser les papillons multicolores qui virevoltaient frénétiquement autour de lui. En vain. Il s'alluma une cigarette et s'allongea sur le banc, les yeux rivés sur le ciel chargé de nuages d'un blanc laiteux. Sa nouvelle perception le fatiguait au-delà de ce qu'il pouvait exprimer à Ling. Il lui arrivait parfois de se sentir aux portes de la mort. Il se sentait lourd comme si son sang s'était mué en métal et que son cœur trop faible pour le charrier se tétanisait sous l'effort.

« Mon cœur est trop gros pour ma poitrine. Emprisonné, il cherche à se libérer. Il cogne contre mes côtes qui se fendent. Alors que ton torse est large, acolyte ! »

Virgo ouvrit les yeux, stupéfait. Le visage d'une fillette d'une dizaine d'années surplombait le sien. Son abondante chevelure châtain coiffait son front interminable, lui conférant un air inquiétant en complète opposition avec son sourire enfantin.

« Je m'appelle Thècles, dit-elle d'une petite voix espiègle.

— Virgo Sapriati, marmonna-t-il en s'aidant du dossier du banc pour s'asseoir.

Spéculation

Toutes les vérités entrent peut-être dans le monde, à l'état de chimère

Claire de Lamirande

Je me perds dans les circonvolutions infinies de cette image déstructurée. Je les contemple depuis si longtemps que mes yeux ne se souviennent pas avoir effleuré d'autres panoramas.

Je marche sur ce chemin immuable depuis presque cent ans maintenant, à moins que ce soit mille ou dix mille ans. Je ne devrais pas m'étonner de la monotonie du paysage puisqu'après tout, je ne connais ou ne reconnais que lui, mais j'ai l'intuition depuis quelque temps d'une anormalité latente dans ma réalité. Elle n'est pas évidente à empoigner par la pensée. Sa discrétion la rend difficile à cerner et augmente sa prégnance dans mon esprit. Je ne peux plus me départir de ce sentiment.

Il me semble que la lumière est trop crue et que mon horizon manque singulièrement de relief.

La surface est froide et lisse sous mes sabots. Elle me paraît tangible. Le doute m'assaille néanmoins. Quand je baisse les yeux, je ne vois que des fragments éparpillés de lumière colorée, rien de cohérent, rien qui puisse me donner le moindre indice sur ma position. Je finis par avoir peur de tomber, d'autant que je ne suis pas certain de l'efficacité des ailes que je sens dans mon dos. J'ai eu beau me concentrer, je n'ai jamais eu la sensation de voler.

Est-ce que j'avance seulement ?

…

Aucune certitude.

Je suis parti, voilà très longtemps, de la périphérie ou de l'extérieur, à moins que ce ne soit la même chose, avec pour mission d'explorer ce qui se trouvait derrière la gangue. C'est d'ailleurs pour faire honneur à mon courage que les miens m'ont conféré le titre prestigieux d'anamorphose.

Ce qualificatif me paraît d'autant plus pompeux que je crois bien avoir oublié d'où je viens, qui sont les miens, ce qu'ils étaient, et ce que je suis.

« Anamorphose » appartient désormais à une tout autre réalité enkystée dans un lointain passé.

En me concentrant de toute mon âme, je peux cristalliser un souvenir fugace qui erre au fin fond de ma mémoire. J'entrevois une surface spéculaire et j'entends une voix métallique qui résonne comme une menace.

« Le reflet se fragmente !! Attention, augmentez la force du champ de contention sinon nous allons le disperser !! Plus de champ !!! Plus de champ !! »

Aucun de ces mots ne trouve un écho sensé dans mon esprit. Était-ce une expérience ?

Suis-je vraiment de l'autre côté ? Suis-je censé trouver quelque chose et le ramener ? Si je dois revenir sur mes pas,

dans quel sens s'enroule le passé ? Peut-être ai-je déjà découvert ce que je cherchais sans en prendre conscience ?

Je crois me souvenir, mais je peux me tromper, qu'il était question d'un transfert. Un transfert de quoi ? La mémoire me fait défaut !

Quand je dis que ce lieu est d'un ennui sans fin, je suis un peu sévère. J'ai de plus en plus souvent la déplaisante impression de manquer de recul pour apprécier l'intégralité de cet univers. J'ai le museau trop près du sol.

Peut-être que je rampe ?

…

Aucune certitude.

En tout cas, il m'arrive de croiser quelques créatures, avec lesquelles j'ai cessé d'entrer en contact depuis longtemps déjà.

Ce sont des pieux de chair claire, tous semblables et dépourvus de grâce. Ils se déplacent si lentement qu'il leur faut parfois des semaines pour quitter mon champ de vision. Ils n'ont pas grand intérêt, d'autant que je ne comprends pas leur langue. Je suis capable de saisir au vol l'ensemble des mots que leur bouche sombre articule vilainement, mais ils restent une suite de syllabes incongrues.

Malgré tout, je ne me contente pas de les entendre et de passer mon chemin. Je fais l'effort de mémoriser chaque onomatopée dans l'hypothèse où l'accumulation stratifiée de leur jargon finirait par faire sens.

« Il était question de saisir le reflet de son psychisme par le biais d'un « speculum » catoptrique, et de l'anamorphoser avant de le retransférer dans son corps. Nous aurions ainsi obtenu un élargissement du spectre de sa conscience tel qu'il aurait pu égaler l'empathe Nostradonna.

— Il y a eu un écho inopportun si bien que les divers symboles qui auraient dû se dilater au même point du speculum se sont

Le Masque de nacre

Sous ma plume, ton nom s'écrit Mêmeté. En équilibre sur tes échasses d'acier, tu déambules tel un funambule entre les étagères branlantes. Unique magasinier de ma Bibliothèque Onirique, tu as la responsabilité du classement de mes millions de rêves. Des suites de chiffres défilent sans cesse dans ta tête. Malgré ton air quelque peu empoté, tu ne te trompes jamais. Tu saisis délicatement dans ta petite main gantée une goutte de verre transparent sur laquelle est gravé *Je vis dans un monde qui n'existe pas et qui pourtant détient toutes les vérités*, puis tu rebrousses chemin jusqu'à l'élévateur qui trône au centre du dédale d'étagères. Tu y déposes la perle de sens et la regardes monter lentement vers le sommet de la tour où se terre le liseur de rêve. Cet inconnu dont personne ne connaît le masque, mais dont tous connaissent le cœur.

Toutes les perles sont semblables pour toi, Mêmeté. Tu ne te lasses pourtant pas de les manipuler et de les admirer. Elles génèrent une douce chaleur et une lumière apaisante, comme le feu qui brille au fond de mes yeux usés par les années. Mêmeté, tu ne sais ni lire dans les pleurs, ni dans les rires et encore moins dans les perles. Mais tu as le cœur lourd. C'est pour cette raison que je t'ai choisi pour veiller sur mes rêves.

Le poids de ton cœur te confère un équilibre extraordinaire qui te permet de rester perché sur tes échasses des nuits entières sans jamais faire un faux pas. Cette différence pourrait paraître anodine sous d'autres cieux, mais elle est infiniment précieuse, ici, dans ma ville, Paradox, où tous les individus portent le même masque et ne sont que des avatars de la même entité.

La voix hypnotique du liseur fait vibrer l'air alentour. Tu l'écoutes presser en douceur sur tes tympans de soie.

« Tu es ce fantôme qui goutte de ma plume.
Et dont le sang noir donne encore du goût à ma vie insipide.
Tu es là, je te sens, prisonnier de mes larmes ravalées.
Repoussé jusqu'au tréfonds de mon âme aride,
Tu erres dans les décombres de mon humanité ruinée. »

À ton grand désarroi, tu possèdes une autre particularité. Tu ne rêves jamais, Mêmeté, car les « phantômes » ne dorment pas, ils se contentent de disparaître à l'aube. Ton cœur lourd est aveugle. Et les mots du liseur de rêves restent nus, déshabillés de tous leurs songes et des quelques espoirs qui leur servent d'accessoires.

Tu soupires derrière ton masque blanc sans expression. Tu déchausses tes échasses puis jettes un dernier regard au plafond avant de te glisser dehors par la fenêtre.

La voix du liseur filtre à travers les murs de ma Bibliothèque Onirique et vient bercer les milliers d'avatars de Paradox.

« Insaisissable comme un rêve délaissé depuis longtemps, »

Mêmeté, tu écartes les bras et avances en regardant droit devant toi. Somnambule funambule, tu ne connais pas le vertige.

Tu sautes d'un pont suspendu à l'autre. Acrobate au-dessus de ma ville de silence. Tu arrives enfin à l'échelle de corde qui descend vers ton appartement niché sous les toits

et glisses jusqu'à ton balcon. Tu tombes de la lune sur ma plume… Tes ballerines de feutre se posent comme un soupir sur le parquet. Tu ôtes ton manteau couleur de nuage et te couches dans ton grand lit haut sur pattes.

Je suis Mêmeté, le magasinier de la Bibliothèque des rêves. Je travaille dans la lune, penses-tu avant de disparaître, de te fondre dans la lumière du soleil.

Le lendemain, la clarté de l'astre de la nuit vient refroidir ton masque, Mêmeté. Cette fraîche caresse te réinsuffle la vie. Tu réapparais. Tu t'étires longuement dans ton lit douillet. Tu n'as pas conscience d'avoir disparu durant le jour. Tes yeux embrassent le rond visage de la lune qui te gratifie d'un clin d'œil complice. Tu lèves une main gantée de blanc vers elle pour la caresser. Il est l'heure d'aller aider le liseur à égrener les songes dans la nuit étoilée.

Tu sautes de ton lit et trottes d'un pied léger jusqu'à la salle de bain. En lissant du plat des paumes ta longue chevelure noire devant ton miroir, tu remarques un petit cheveu rebelle. Adroit et minutieux, tu essaies de le remettre en place du bout des doigts. Très vite, tu dois te rendre à l'évidence. Ce n'est pas un cheveu… C'est une lézarde sombre sur ton masque de nacre !

L'angoisse te serre la gorge. Tu tentes de te souvenir quand et comment tu aurais pu endommager ton masque. Mais ton esprit n'est qu'un nuage. Il ne retient les gouttes qu'entre deux orages. Tu te penches et inspectes de plus près la petite fente au-dessus de ton orbite gauche. Tu recules de deux pas et soupires de soulagement en constatant que la lézarde ne se voit presque pas.

Ce n'est pas si grave, je ressemble toujours à la Lune, penses-tu pour panser ta peine.

Dehors, l'astre de la nuit brille déjà de toute sa clarté. Tu es en retard, Mêmeté. Tu revêts en hâte ton long manteau couleur de nuage et grimpes à l'échelle de corde qui monte

vers l'enchevêtrement de ponts suspendus qui coiffe ma ville… Paradox.

Ta nuit se déroule comme toutes les autres. Le sélectionneur te souffle à l'oreille une suite de chiffres. Tu déambules sur tes échasses entre les hautes étagères. Tu poses la perle de sens correspondante sur l'élévateur et repars vers le sélectionneur qui t'énonce un autre nombre. Tu retournes quérir la larme de verre demandée puis la transportes jusqu'à l'élévateur et tu reviens sur tes pas…

Ainsi de suite, encore et encore et *et cætera*.

Mouvements perpétuels du pendule. Va-et-vient incessant du funambule rythmé par la voix hypnotique du liseur de rêve.

« Tu ressembles à la lune, Funambule au masque de nacre, »

Alors que le ciel pâlit, tu rentres chez toi. À peine arrivé dans ton petit logis, une pointe d'inquiétude se fiche dans ton cœur et te contraint à faire un détour par la salle de bain. Tu clignes des yeux plusieurs fois devant ton miroir dans l'espoir de chasser une vilaine hallucination.

Rien à faire ! Tu es forcé de constater que la fente qui enlaidit ton masque s'est agrandie. Elle court désormais de ton orbite gauche au sommet de ton grand front blafard.

Que t'arrive-t-il ? Que vas-tu devenir si cette fissure croît encore et si ton masque se brise ? Cette idée te terrifie. Tu la ressasses dans ton esprit brumeux toute la journée, errant de la salle de bain à ton lit tel un somnambule incrédule. Tu ne te couches pas, tu restes debout. Pérenne, tu ne disparais pas. Contraint par l'angoisse, tu ne peux t'empêcher de consulter ton miroir pour vérifier l'étendue de la fissure.

Miroir, Méchant Miroir, Je ne sais plus qui je suis. La faille me défigure ! Elle me torture !

À chaque nouvelle inspection, tu constates que l'interstice s'est élargi. Au point qu'à la nuit tombée, tu décides de te

La Chimère aux ailes de feu

Ce matin-là, le docteur Ling Lissolo avait tiré les rideaux et travaillait à la lumière tamisée d'une lampe en pâte de verre qu'elle avait héritée de son père, décédé alors qu'elle avait à peine vingt ans. Elle aimait cette clarté verdâtre d'un autre âge qui avait le pouvoir de teinter le monde de l'insouciance propre à l'enfance. Baignée de ce halo émeraude, elle se sentait en sécurité et s'autorisait à explorer des territoires loin des sentiers battus et rebattus par ses collègues. C'est ainsi, éclairée par la couleur de l'espoir, qu'elle avait élaboré ses théories les plus audacieuses à propos des mutants de l'affect.

Alors que la pluie frappait à sa fenêtre, elle tapait de ses doigts agiles sur le clavier :

Faire le vide est notre seule arme contre les empathes. Mais nous n'y parvenons jamais vraiment, car ce n'est pas dans notre nature. Toutes les idées et les préoccupations qui encombrent notre conscience ne sont que des paravents visant à nous éloigner de notre monde intérieur… Pourtant, le vide est également notre seul moyen de comprendre les empathes. Il faut une extrême attention, beaucoup d'entraînement et de discipline pour corriger la mauvaise habitude de nos esprits extravertis, et portés d'instinct vers l'extérieur, vers autrui… Des années de pratique

pour parvenir à quelques minutes de véritable méditation. Nous pouvons seulement imaginer le niveau d'introversion dont sont capables les sentinelles. Si nous pouvions nous enfoncer en nous-mêmes et nous couper du monde extérieur, que resterait-il de notre conscience d'exister ? Quelle est la véritable nature de cet être qui dit : « cogito ergo sum [1]» ? Les sentinelles, j'en suis convaincue, connaissent la réponse à cette question.

Tout entière absorbée dans ses réflexions, elle ne remarqua pas le jeune interne qui entra puis déposa d'une main nonchalante une impression holo sur son bureau.

Elle ne découvrit la missive qu'une heure plus tard, en sortant le dossier de consultation de son premier patient de la journée.

Affairée, elle lut du coin de l'œil : *Jefferson di Nostradonna a disparu.* Les mots mirent quelques secondes à s'agencer correctement dans son esprit.

« Jefferson di Nostradonna a disparu », murmura-t-elle pour donner un peu de réalité à cette information qu'elle n'arrivait pas à digérer.

Puis elle se mit à trembler. Elle contempla sa main, agitée de soubresauts, sans comprendre.

Elle n'avait jamais eu la chance de rencontrer Nostradonna, ni même eu de contact avec lui, ne serait-ce que par messages électroniques ou vidéomobile ; pourtant, toutes ses théories sur les mutants de l'affect étaient inspirées de l'œuvre du poète qui avait toujours été, par écrits interposés, son principal sujet d'intérêt. Si Virgo, Thècles et tous les autres lui avaient apporté la matière, Nostradonna avait été le souffle qui avait présidé à ses recherches. À travers tous ses patients, ces hommes et ces femmes en souffrance, elle n'avait voulu comprendre qu'un seul homme ; le plus légendaire, le plus doué, le plus inaccessible de tous les mutants de l'affect. *Sa mystérieuse et magnifique Sentinelle*. L'annonce de sa disparition la plongea dans un abîme tapissé de craintes et de doutes. Seule solution à son désarroi, le nom de Virgo s'imposa à elle comme une

[1] Je pense donc je suis.

évidence. Elle hésita un court instant avant de composer le numéro de la brigade criminelle de Paris. Elle n'avait pas revu le profileur depuis plus de deux ans ; leur dernière rencontre datait de l'affaire Géno Apal. Elle activa la commande vocale de son mémento électronique, puis dicta le numéro d'une voix étranglée.

***

De bonne humeur malgré la pluie torrentielle qu'elle avait dû affronter, Juliette Goma déboula dans le bureau de Virgo Sapriati, comme tous les jours, à 9 heures pétantes. Armée de deux tasses de café, d'un paquet de clopes et d'une série de rapports imprimés sur du papier recyclé grisâtre, elle s'écria :

« Debout, là-dedans ! »

Les rideaux du bureau étaient fermés et, comme à l'accoutumée, la pièce baignait dans une sinistre pénombre.

« Je sais bien que tu ne dors jamais, docteur, mais tu pourrais au moins penser à ceux qui ne dorment jamais assez et laisser entrer un peu de jour dans ton maudit repaire ! » bougonna-t-elle.

Le silence qui répondit à sa gentille réprimande l'alarma quelque peu. Son chef avait pour habitude de lui intimer de se calmer et de le laisser végéter paisiblement entre la vie et la mort. Au fil des années, c'était devenu un petit rituel auquel ils tenaient beaucoup l'un comme l'autre. Elle posa les dossiers sur le secrétaire avant de se diriger vers les rideaux qu'elle tira doucement.

Une sourde angoisse la gagna quand elle découvrit que Virgo n'était pas dans la pièce. Il lui faisait toujours part de ses déplacements, sauf en de rares occasions, toujours de mauvais augure. Juliette inspecta le bureau pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas de message pour elle, puis consulta son mémento sans se faire d'illusions.

Rien.

Une crampe lui serra l'estomac, suivie d'une autre plus vigoureuse quand son pad se mit à vibrer contre sa hanche. Elle le retira de sa ceinture pour le consulter.

Elle ne put retenir un frisson en lisant les lettres fluorescentes qui s'inscrivaient sur le petit écran plasma.

Jefferson di Nostradonna a disparu. Nous vous attendons dans mon bureau avec le profileur Sapriati – Commissaire divisionnaire Jérôme Pasteur-Beaulieu.

Choquée et l'esprit vidé, elle quitta le bureau d'un pas mécanique et s'engagea dans le couloir. Quelques mètres plus loin, près de la salle de pause, bondée comme tous les matins, les bavardages de ses collègues lui parvinrent par bribes. Elle s'arrêta et tendit l'oreille. Il était question de matchs de foot, de météo, de recettes de cuisine, de voitures, de tout ce que la vie compte de plus léger… Personne ne parlait de la disparition de Nostradonna. Se pouvait-il qu'ils n'en soient pas informés ou préféraient-ils tenter d'oublier ? Elle n'avait pas de réponse.

***

Juliette pénétra dans le vaste bureau du divisionnaire, l'esprit encombré d'un millier de questions. Elle jeta un bref coup d'œil à Virgo en prenant place à ses côtés. Le profileur, comme à son habitude, semblait impassible, presque absent. Seul son regard incisif témoignait de la gravité de la situation ; le reste de son visage n'arborait aucune expression, hormis cette lassitude lancinante qu'elle lui avait toujours vue. Elle avait eu peur qu'il encaisse mal la nouvelle. Après tout, Jefferson di Nostradonna était un modèle pour lui. Elle avait entendu si souvent ce nom dans la bouche de Virgo qu'elle s'était attendue à ce qu'il se montre plus affecté. C'était lui prêter des sentiments qu'il était incapable de ressentir. Elle le savait. En être témoin la troubla pourtant énormément.

Elle non plus ne connaissait pas le poète. Elle avait néanmoins appris, grâce à Virgo, à aimer son œuvre au point de penser parfois qu'il y avait dans les mots de Jefferson di Nostradonna suffisamment de substance pour nourrir plusieurs vies et peut-être en sauver quelques-unes. Pourquoi pas ?

L'annonce de sa disparition lui insufflait une étrange angoisse, une sorte de mauvais pressentiment.

En voyant les tentacules mauves qui s'agitaient autour de sa collaboratrice, Virgo posa la main sur son épaule pour la rassurer. À ce contact, son esprit se glissa doucement dans celui de sa collaboratrice.

« *Le plus grand bonheur peut être précédé d'un pressentiment douloureux et de rumeurs de guerre*, pensa-t-il à son intention.

— Quel bonheur ? La fin de Nostradonna ? » murmura-t-elle, profondément irritée.

Virgo retira sa main de l'épaule de sa collaboratrice. L'angoisse de Juliette se muait souvent en colère, mais, cette fois-ci, il ne parvenait pas à s'en amuser. Pour chasser cette sensation désagréable, il se réinvestit dans l'étude des diapositives que faisait tourner en boucle le divisionnaire sur le mur holo.

Juliette porta elle aussi son attention sur les paysages enneigés, les routes désertes, les vastes étendues gelées dépourvues de végétation qui défilaient sous ses yeux. Après quelques minutes, elle réalisa que le divisionnaire n'avait pas lâché un mot depuis son arrivée, et qu'elle ne l'avait pas salué non plus. Elle se demanda à quoi rimaient ces vieilles photos holo et ce qu'ils étaient censés y découvrir.

Sur l'une des diapos, Juliette distingua un petit monticule de béton, vraisemblablement percé d'une lourde porte d'acier.

Elle ne put brider sa curiosité plus longtemps.

« C'est quoi ? Un abri antinucléaire ? » demanda-t-elle à la ronde, sans s'adresser à personne en particulier.

Sa question raviva le commissaire Pasteur-Beaulieu, qui tressaillit sur son siège et se tourna dans sa direction.

« C'est le contenu du fichier international d'identité de Jefferson di Nostradonna, envoyé par l'Intelligence de la Fédération Mondiale. Aucune information. Seulement ces vieilles photos de Sibérie datant d'une bonne quarantaine d'années, la fiche signalétique d'une certaine Luna Fortune, artiste renommée, et la photo d'une de ses œuvres. »

La photo d'une sculpture s'afficha sur le mur. Le commissaire la fit pivoter sur trois dimensions pour que tous puissent en appréhender le relief. La statue en acier corrodé représentait un oiseau dont les ailes déployées étaient faites de flammes délicatement ciselées. Sa tête était presque humaine, si l'on arrivait à faire abstraction du bec acéré pareil à un sécateur et des deux miroirs qui lui couvraient les yeux.

« C'est à la fois beau et inquiétant », indiqua Juliette, ne sachant trop que penser.

« Oui, inquiétant. Madame Fortune est une artiste dont les travaux se vendent à des prix surréalistes. Nous avons sous les yeux une sculpture sans doute de stature monumentale, inconnue du grand public et des collectionneurs. Une œuvre tenue secrète ? Pourquoi ?

— Je ne connais pas cette Luna Fortune. Vous êtes amateur d'art ? s'étonna Juliette à l'intention du commissaire.

— Pas vraiment, mais j'avoue avoir un faible pour cette artiste espagnole. La présence de cette pièce dans le dossier de Nostradonna, dossier pour ainsi dire vide, me laisse perplexe. Pourquoi tenir une œuvre d'art secrète ?

— Parce qu'elle en dit trop sur Jefferson », lâcha Virgo d'une voix presque agacée.

Étonnée, Juliette se tourna légèrement vers son partenaire.

« Comment une sculpture pourrait révéler trop d'informations sur un homme dont personne ne connaît l'identité ? Vous songez sérieusement, Sapriati, que cet oiseau détient la clé du mystère Nostradonna ? demanda le commissaire.

— Nous ne connaissons que ses écrits ; l'homme, lui, est resté dans l'ombre. C'est un véritable tour de force pour un artiste aussi célèbre. Je parlerais même de tour de prestidigitation… Que savons-nous de lui, au fond ? Qu'il est empathe et qu'il vit retiré du monde depuis quarante ans. Mais même ces deux informations pourraient n'être que des mystifications. Les photos semblent nous montrer l'accès à un bunker souterrain. Peut-être le refuge de la légende ? Nostradonna a écrit un poème intitulé *La Chimère aux ailes de feu* qui dit :

« Sans toi,
Je deviens de glace, comme l'ennemi
Je reste immobile,
Mon cœur fragile n'a plus goût à rien
Ma porte est fermée à tous les vœux
Je dépéris,
Mais à ton retour je me laisserai gagner par le feu,
Je prendrai mon envol
Je brûlerai toutes les peurs et les haines
Jusqu'à ce que mes pensées
Soient de nouveau calmes et saines.
Et que je reprenne vie comme le Phénix
Pour toi, acolyte !

— C'est vrai que cette sculpture pourrait représenter une espèce de Phénix à visage humain, intervint Juliette. Je me suis toujours demandé qui pouvait être ce fameux acolyte auquel s'adresse Nostradonna dans son œuvre. Et si c'était Luna Fortune ? »

Virgo resta silencieux, les yeux rivés sur le mur holo et sur le phénix d'acier.

Deux questions émergèrent de son esprit : *Si tu vis retiré du monde, Nostradonna, qui a pu se rendre compte de ta disparition ? Et surtout, qui a prévenu la commission de contrôle des mutants de l'affect ?*